



Des villageoises attendent leur bus à Bobonaro, à côté d'un mémorial aux héros de l'indépendance.

Le Timor-Oriental revient de loin

PORTFOLIO | CÉDRIC ARNOLD

Après des décennies d'occupation indonésienne, qui aurait causé une centaine de milliers de morts, le jeune Etat sort petit à petit de l'ornière



A Ermera, une productrice fait sécher son café avant qu'il soit transporté à Dili, la capitale.



Front de mer de Dili, en fin d'après-midi, des habitants se rejoignent pour des barbecues de fortune.



Des villageoises de Bobonaro attendant l'arrivée du président Taur Matan Ruak.

BRUNO PHILIP

Bangkok, correspondant régional

Des jeunes déambulent sur le front de mer devant des petits restaurants de viande grillée ; une femme fait sécher son café au pied d'une colline où se dresse une église catholique immaculée ; des femmes attendent le bus sur fond de paysage sublime et tourmenté : ces photos de Cédric Arnold au Timor-Oriental évoquent un monde en transition, celui de cette moitié d'île devenue indépendante en 2002 après des décennies d'horreurs et de guerre durant l'occupation indonésienne.

Ce photographe franco-britannique basé à Bang-

kok rentre tout juste de Dili, la capitale du « Timor-Leste », d'où les troupes de l'ONU, chargées de maintenir l'ordre dans le pays depuis les massacres de 1999, se sont retirées en décembre 2012. Ses clichés décrivent une ville aux aspects contrastés : partiellement ravagée il y a quatorze ans après qu'un référendum sur l'indépendance a été gagné par les indépendantistes, provoquant alors une terrible réaction de milices pro-indonésiennes, Dili s'est reconstruite et se modernise. Une galerie commerciale rutilante vient même d'y ouvrir. Mais le départ des soldats onusiens a créé une sorte de vide, et un certain air d'abandon flotte dans les bars et restaurants de luxe désertés le long de la plage.

La richesse et la pauvreté se côtoient dans Dili, capitale de la



jeune nation où des réserves de pétrole estimées à plus de 13 milliards de dollars n'empêchent pas que 37% du million de Timorais vivent en dessous du seuil de pauvreté – moins de 1,25 dollar par jour.

Dans la montagne, Cédric Arnold a suivi le président Taur Matan Ruak, lors de l'une de ces tournées régulières qu'il organise en province pour prendre le pouls de la vie dans des régions reculées. Les femmes que l'on voit patienter devant un grand arbre attendent l'arrivée du président, qui partagera un simple repas avec les paysans. Ceux-ci auront précédemment fait part de leurs doléances au chef de l'Etat : en tête du menu des récriminations, le manque d'accès à l'eau potable, d'électricité, de soins, etc.

Le président a beau ne disposer que d'un pouvoir symboli-

que, son aura d'ancien chef de guerre durant les années de résistance contre l'armée de Djakarta a pesé dans sa victoire au dernier scrutin.

Entre 1975, date de l'invasion brutale par les soldats indonésiens de l'ancienne colonie portugaise, et 1999, celle des violences des milices contre une population largement attachée à la cause de l'indépendance, le Timor de l'Est a connu des années noires. On estime qu'une centaine de milliers d'habitants ont succombé à la guerre et aux privations.

Compte tenu de la tragédie qui fut la sienne, le Timor-Oriental revient de loin. Certains experts estiment même qu'il s'en sort mieux que prévu, en dépit de mauvais chiffres concernant les indicateurs de développement humain : un très fort taux de natalité, dans ce pays à majorité catholique, qui se combine, entre autres maux, avec une malnutrition chronique des enfants. ■